

LE DRAPIER,

OPÉRA EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE,

MUSIQUE

DE M. HALEVY,

(Membre de l'Institut.)

DÉCORS DE MM. PHILASTRE ET CAMBON.

REPRESENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,
LE 6 JANVIER 1840.



A PARIS,

CHEZ CH. TRESSE, SUCCESSEUR DE J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Au Palais-Royal, galerie de Chartres,
ET A L'ADMINISTRATION DU RÉPERTOIRE DRAMATIQUE,
RUE D'ENGHEN, 10.
V^o JONAS, LIBRAIRE DE L'OPÉRA.

—
1840.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MAITRE BAZU , marchand drapier, premier échevin de la ville de Chartres.....	M. LEVASSEUR.	
JEANNE BAZU , sa fille.....	M^{lle} NAU.	
GAUTIER , maître sonneur de la ville de Chartres, et autre échevin de la ville.....	M. MASSOL.	
URBAIN , jeune étudiant, amoureux de Jeanne.	M. MARIO.	
FRÈRE BENOIST , moine.....	M. ALIZARD.	
LE CAPITAINE DELANOUE	M. FERD. PREVOST.	
BERTHE , amie de Jeanne.....	M^{lle} ELIAN.	
HÉLOÏSE, CLOTILDE, HÉLÈNE,	{ M^{me} ANNETTE LEBRUN. { M^{me} WIDEMANN. { M^{me} MORIN.	
Dames de la ville.....		
SEIGNEURS : MM. DAREXI, TRÉVAUX, MOLINIER, MORIN, GERARD, CHARPENTIER, HENS.		
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, MOINES, GARDES.		

La scène se passe à Chartres, au commencement de l'année 1589.

Imprimerie de M^{me} DE LACOMBE, rue d'Engliien, 12.

LE DRAPIER,

OPÉRA.

ACTE I.

Le théâtre représente le magasin d'un marchand drapier en 1589. — Porte au fond et croisées se fermant avec des volets. — A droite, une petite porte conduisant dans la rue. — A gauche, un escalier tournant, conduisant aux chambres de matre Bazu. — A droite, un comptoir. — A gauche, une petite table et des chaises.

SCÈNE I.

JEANNE BAZU, assise à droite du comptoir, la tête appuyée sur sa main et rêvant; **MAITRE BAZU**, assis à gauche, à côté de **MAITRE GAUTIER**, près de la table où brûle une lampe.

BAZU et **GAUTIER**, se donnant la main.

Touchez là, touchez, compère.

C'est conclu, c'est convenu;

(A demi-voix.) Mais le plus profond mystère,

Ou, pour nous, tout est perdu!

(A voix haute.) C'est conclu, c'est convenu!

Tout est dit! c'est convenu.

JEANNE, de l'autre côté, à part.

Rien ne peut donc me soustraire

Au malheur que j'ai prévu!

Oui, tel est l'ordre d'un père...
Pauvre Urbain!.. tout est perdu!

BAZU, à Gautier, à demi-voix.

Ainsi donc, les deux rois...

GAUTIER, de même.

S'avancent vers la ville.

BAZU.

Et le pays Chartrain...

GAUTIER.

Par eux est envahi.

BAZU, secouant la tête.

La Ligue alors va mal!...

GAUTIER.

Et, pour un chef habile...

BAZU.

C'est, je crois, le moment...

GAUTIER.

De changer de parti!

BAZU, baissant encore plus la voix.

Pourtant, aux ennemis, ouvrir ainsi la porte,
Moi! premier échevin, et par le peuple élu!

GAUTIER, de même.

Raison de plus!.. Que le Valois l'emporte,
Le premier échevin est le premier pendu!

BAZU.

C'est juste!

GAUTIER.

Au même sort aussi je dois m'attendre!
Car nous sommes, dans Chartre, huit ou dix souverains,
Et vous devez demain me nommer votre gendre!
Ainsi tout nous unit!

BAZU.

Suivons mêmes destins.

ENSEMBLE.

Touchez là ! touchez , compère !
C'est conclu , c'est convenu ;
(A demi-voix.) Mais le plus profond mystère ,
Ou , pour nous , tout est perdu !
(A voix haute.) C'est conclu , c'est convenu !
Tout est dit ! c'est convenu.

JEANNE , à part.

Rien ne peut donc me soustraire
Au malheur que j'ai prévu !
Oui , tel est l'ordre d'un père...
Pauvre Urbain !... tout est perdu !

(En ce moment entrent des seigneurs et dames qui s'approchent du
comptoir pour acheter.)

BAZU , à sa fille qui ne les voit pas.

A quoi pensez-vous , péronnelle ?
C'est ma plus noble clientèle.
Allons , allons , servez donc
Les pratiques de la maison.

(S'adressant aux seigneurs et dames qui ne sont pas occupés à acheter,
et leur présentant Gautier.)

Vous qui , chez moi , daignez vous rendre ,
Je vous présente ici mon gendre.

JEANNE , à part.

Ah ! plus d'espoir !

BAZU , continuant.

Gautier !.. qui d'abord est fort bien.
Puis , sa fortune à la mienne est égale :
Maître sonneur de notre cathédrale ,
Et , des clochers de Chartre , inspecteur et gardien ;
De plus , un de nos chefs !

GAUTIER.

Bon ligueur !

BAZU.

Un confrère !

LES SEIGNEURS ET DAMES.

Et quand donc cet hymen ?

BAZU.

Dès demain !

JEANNE, d'un air suppliant.

Ah ! mon père !

(Entre, en ce moment, un inconnu enveloppé d'un manteau.)

JEANNE, allant à lui.

Monsieur, que voulez-vous ?

L'INCONNU.

Deux aunes de drap d'or !

GAUTIER, bas à Bazu, pendant que l'inconnu regarde des étoffes au comptoir, à droite.

C'est l'envoyé du Roi ! cet émissaire habile,
Sous ce déguisement, introduit dans la ville
Pour s'entendre avec nous !

L'INCONNU, à Jeanne, qui lui a montré plusieurs étoffes.

Non, ce n'est pas encor

Ce que je veux.

(S'avançant vers Bazu.)

Et voici votre père,

Qui me comprendra mieux, j'espère !

BAZU, s'approchant de lui, et le saluant.

Heureux de vous servir !

L'INCONNU, à voix basse.

Renvoyez tous ces gens !

Il faut que je vous parle à tous les deux.

BAZU, de même.

J'entends !

(A part.)

La peur déjà me gagne.

GAUTIER, le poussant.

Allons donc !

BAZU, entendant, au dehors, sonner une clochette.

Voici l'heure

Où chaque bon bourgeois doit fermer sa demeure.

(A Jeanne.)

Ce soin-là te regarde !

TOUS.

Oui, c'est le couvre-feu !

Nous sortons ! Adieu, maître, adieu !

(Ils sortent tous par le fond, excepté l'Inconnu, Gautier, Bazu et Jeanne.)

SCÈNE II.

L'INCONNU, GAUTIER, BAZU, JEANNE.

JEANNE, bas, à son père.

Eh ! mais, mon père...

Ce Monsieur ne s'en va pas !

BAZU.

Ne t'en étonne pas, ma chère !

C'est un marchand !

GAUTIER.

C'est un confrère !

BAZU.

Un riche fabricant de draps

Qui vient nous proposer...

L'INCONNU.

Une excellente affaire.

BAZU.

Dont nous voulons causer dans ma chambre, là-haut !

Toi, Jeanne, dans ces lieux, ferme tout comme il faut !

Puis, va dormir... je le veux !

JEANNE.

Oui, mon père !

(On voit les trois hommes monter par l'escalier, à gauche, et entrer dans une chambre du premier étage.)

SCÈNE III.

JEANNE, seule.

(Pendant la ritournelle de la romance suivante, elle va fermer les volets ou contrevents des fenêtres; puis, tirer les verrous. Elle descend alors, en rêvant, jusqu'au bord du théâtre.)

PREMIER COUPLET.

Mon père l'ordonne,
Et, dans sa rigueur,
Il veut que je donne
Ma main, sans mon cœur !
Quand votre caprice
Veut que je bannisse
Qui m'a su charmer,
Dites-moi, mon père,
Comment il faut faire
Pour ne plus l'aimer.

DEUXIÈME COUPLET.

J'aurai ce courage,
Je dois obéir !
Mais quand cette image
Que l'on veut bannir,
Vient dans l'âme émue
Et devant la vue,
Toujours se placer...
Dites-moi, mon père,
Comment il faut faire,
Pour n'y plus penser.

(A la fin de ce couplet on frappe à la petite porte à droite.)

On frappe à la porte secrète...
A cette heure, je n'ose ouvrir !
Prudemment je dois avertir
Mon père !..

UNE VOIX, en dehors.

Jeannette! Jeannette!

De grâce ouvre-moi ?

JEANNE.

C'est Urbain... je tremble d'effroi !

(Elle hésite un instant, regarde du côté de l'escalier à gauche ; Urbain continue à frapper en dehors, et pour le faire taire elle va ouvrir.)

SCÈNE IV.

JEANNE, URBAIN.

URBAIN, s'approchant tristement de Jeanne.

Demain, l'on dit qu'on vous marie,
Malgré vos sermens et mes vœux !

JEANNE.

Ah ! c'est le malheur de ma vie !
Mais mon père a dit ; Je le veux !

URBAIN.

Il défend aussi qu'on vous aime ;
Mais moi, je ne peux obéir,
Et je viens dans ma peine extrême,
Vous voir, avant que de mourir !

ENSEMBLE.

O toi, ma patronne chérie,
Viens nous donner aide et secours,
Saints et saintes, que je supplie,
Protégez-nous dans nos amours !

URBAIN.

Moi, pauvre étudiant,
Sans amis, sans famille,
Sans un denier vaillant,
Puis-je épouser la fille
Du plus riche marchand
De cette noble ville ?
Non, ma plainte est stérile
Je subirai mon sort :

Fidèle aux Guise, élevé dans la haine
De Henri de Valois... j'irai joindre Mayenne,
Et dans ses rangs, j'irai chercher la mort !

JEANNE, vivement.

Tu ne partiras pas, c'est moi, qui t'en supplie ;
Écoute la voix d'une amie !
Et si tu m'aimes... reste, Urbain...

URBAIN, avec amour.

Si tu m'aimes... suis-moi, partage mon destin,
Partons !

(Jeanne recule effrayée.)

JEANNE.

Ah ! je t'aime, je t'aime
Cent fois plus que moi-même ;
Mais trahir, en mon cœur,
Et mon père et l'honneur...
Non, un pouvoir suprême,
Plus fort que l'amour même,
Ici retient mes pas...
Je t'aime !.. je t'aime !..
Et je n'ose pas !..

URBAIN.

Quoi ! tu m'aimes, tu m'aimes,
Nos tourmens sont les mêmes,
Et tu ne veux pas
Suivre, aujourd'hui, mes pas !
Jeanne, à tes lois suprêmes,
Mon honneur, mes jours mêmes,
J'immole tout hélas !
Et toi !.. toi, tu m'aimes !
Et tu n'oses pas !..

JEANNE.

Ah ! c'est toi qui veux que je meure !

URBAIN.

Non, non ! mais je demande au ciel de nous unir.
Au trépas, avec joie on me verrait courir,
Si pour un jour, si pour une heure !
Tu pouvais m'appartenir !
Mais un tel sacrifice, hélas !
Demande trop d'amour, et tu ne m'aimes pas !

JEANNE.

Ah ! je t'aime ! je t'aime ! (Écoutant.)
Cent fois plus que moi-même.
Mais quel est ce bruit
Dont mon cœur frémit ?

(On voit au haut de l'escalier, à gauche, paraître Bazu et ses deux
compagnons qui descendent.)

Ah ! c'est mon père !..

URBAIN.

Fuyons !..

(Il veut traverser le théâtre pour regagner la porte à droite, par laquelle
il est entré, mais Jeanne lui fait signe qu'il sera vu.)

JEANNE.

Il n'est plus temps...

(Lui montrant une porte à gauche, qui est presque sous l'escalier.)

Là !..

(Urbain se cache et disparaît. Jeanne revient vivement et toute trem-
blante au bord du théâtre.)

BAZU, descendant et s'approchant d'elle.

Qu'est-ce donc, ma chère ?..

Pas encore couchée ?..

JEANNE.

Ah ! j'y vais !

BAZU, d'un ton sévère.

Hâtez-vous...

JEANNE, prête à partir.

Comment sortira-t-il ?.. mon Dieu protégez-nous !..

(Elle remonte lentement l'escalier et disparaît.)

SCÈNE V.

GAUTIER, L'INCONNU, BAZU.

L'INCONNU.

Ainsi donc, l'alliance entre nous est formée,
Le premier échevin nous a donné sa foi !

BAZU, un peu tremblant et regardant autour de lui.

Vous y pouvez compter !

GAUTIER.

Nous sommes tout au Roi !

URBAIN, entr'ouvrant la porte à gauche et écoutant.

Qu'entends-je ?

L'INCONNU.

Cette nuit, avec son corps d'armée,
Châtillon, sous ces murs, s'avancera sans bruit.

GAUTIER.

Si nous pouvons vous ouvrir la poterne,
Nous le ferons.

L'INCONNU, lui serrant la main.

C'est dit.

BAZU.

Mais plus que nous encor, le peuple ici gouverne...
Frère Benoist, surtout, ce moine qui nous hait ;
Si son œil, qui m'épie, empêchait ce projet,
Par un signal, du moins, nous vous ferons connaître
L'endroit et le moment où vous devez paraître,
Pour entrer à coup sûr, dans la place !..

L'INCONNU.

En effet,

C'est tout ce qu'il nous faut !

BAZU.

Le tout sans intérêt !

GAUTIER.

Pour l'honneur de servir la cause royaliste !

L'INCONNU, fouillant dans sa poche.

De vos demandes, j'ai la liste.

Voici d'abord, pour répondre à vos vœux,
Ce que vous exigiez.

(Lui remettant un parchemin.)

Des lettres de noblesse !

URBAIN, à part et de la porte du cabinet.

Pour une trahison !

L'INCONNU.

Plus tard et pour vous deux,
Valois signalera sa royale largesse ;
Je retourne vers lui !

BAZU.

Je l'aurais conseillé ;

C'est plus prudent...

(Il s'approche de la table à gauche et serre dans un portefeuille le parchemin qu'on vient de lui remettre. — On frappe à la porte du fond, il regarde autour de lui avec effroi.)

Silence !

UNE VOIX, en dehors.

Ouvrez !.. ouvrez, mon frère !

BAZU, à part.

C'est ce damné Benoist !

BENOIST, au-dehors.

Vous êtes éveillé,

A travers vos volets brille de la lumière !

BAZU, à voix haute, vers le fond.

Je vais ouvrir.

(A voix basse, à l'Inconnu et à Gautier.)

Partez...

(Leur montrant la porte secrète, à droite.)

Par ce passage obscur,

Vous allez vous trouver à l'instant en lieu sûr.

GAUTIER, à l'Inconnu.

Je guiderai vos pas! (Ils sortent par la droite.)

BAZU, allant au fond ouvrir à Benoist.

Qui diable, en ma demeure,

Peut le conduire?

(Pendant que Bazu rémonte vers le fond, Urbain, sur le devant du théâtre, entr'ouvre la porte à gauche pour voir s'il n'y aurait pas moyen de fuir. — Ses yeux tombent sur le portefeuille qui est sur la table à gauche, et dans lequel Bazu vient de serrer les parchemins.)

URBAIN, prenant les parchemins.

Ah! voyons, et lisons!

(Il rentre dans le cabinet.)

BAZU, qui vient d'ouvrir à Benoist et qui le voit entrer suivi d'un flot de peuple, hommes et femmes.

Quand je le croyais seul, il m'amène, à cette heure,
Une légion de démons!

SCÈNE VI.

BAZU, frère BENOIST; HOMMES et FEMMES du peuple, entrant par le fond; JEANNE, descendant, au bruit, de l'escalier à gauche.)

CHOEUR, s'adressant à Bazu.

Trahison!.. trahison!

Le peuple, en sa vengeance,

Ne veut pas de clémence.

Trahison!.. trahison!

Ni pitié, ni pardon!

BENOIST.

Par nous la toute-puissance

Fut remise dans vos mains:

Vous, l'un de nos échevins,

Punissez qui nous offense!

CHOEUR.

Trahison !.. trahison !
Le peuple, en sa vengeance,
Ne veut pas de clémence.
Trahison !.. trahison !
Ni pitié, ni pardon !

BAZU.

Qu'est-ce donc ?

FRÈRE BENOIST.

On prétend, mon frère,
Qu'un traître que l'on poursuit,
Jusqu'en nos murs s'est glissé cette nuit ;
Qu'il rôde en ce quartier... et, d'un regard sévère,
Nous visitons chaque maison !

BAZU, froidement.

C'est très prudent, et vous avez raison !
Voyez partout !..

FRÈRE BENOIST, à part.

Son calme m'inquiète.
Je me suis donc trompé ! (Haut.) Si tard pourquoi veiller ?

BAZU.

Nous marions demain ma fille, ma Jeannette ;
Et, pour tout mettre en ordre, il faut bien travailler.

FRÈRE BENOIST, d'un air triste.

Je me suis trompé... c'est fâcheux !..

(Pendant ce temps, des soldats de la ville sont montés par l'escalier à gauche et en redescendent sans avoir rien trouvé. — D'autres, qui étaient entrés également dans la chambre en bas, à gauche, en ressortent, tenant Urbain au collet.)

BAZU, l'apercevant.

Qu'ai-je vu ? c'est Urbain !..

TOUS.

C'est Urbain dans ces lieux !

JEANNE, à demi-voix, avec désespoir.

Ah ! je suis perdue !

URBAIN, lui serrant la main.

Non tant que je vivrai !

(A Benoist.) Fuyant de rue en rue,

Le peuple furieux, contre moi conjuré !

A l'instant même, ici, je suis entré,

Pour trouver un asile.

FRÈRE BENOIST, au peuple.

Il était donc de ceux qu'on poursuivait ?

URBAIN.

J'en conviens.

FRÈRE BENOIST.

Et sais-tu quel était leur projet ?

URBAIN, regardant Bazu.

De livrer, cette nuit, les portes de la ville

A Henri de Valois.

FRÈRE BENOIST.

C'est lui qui les guidait !

URBAIN, regardant toujours Bazu.

Non !.. et le hasard, seul, tantôt m'a fait connaître

Ce complot odieux,

BAZU, tremblant.

Ah ! tu connais le traître ?..

URBAIN, froidement.

Sans doute!..

BAZU, de même.

Et tu l'as vu?..

URBAIN, avec intention.

J'étais presque à deux pas.

BAZU.

Son nom ?..

URBAIN, lui serrant la main et à voix basse.

Rassurez-vous. (Haut.) Je ne le dirai pas !

JEANNE , à demi-voix.

Et moi, je veux tout dire !

URBAIN , à demi-voix, à Jeanne.

Tais-toi!.. j'ai mon projet.

(Haut à Benoist et au peuple.) Je devais vous instruire

Des desseins d'un perfide et de ses attentats :

Prévenez-les... ce mot doit vous suffire.

Mais pour son nom... je ne le dirai pas !

(On entraîne Urbain.—Tout le peuple sort en désordre, tandis que, sur le devant du théâtre, Bazu tout effrayé, et Jeanne désolée, tombent chacun sur un fauteuil.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le vestibule de la maison de ville.— A gauche du spectateur l'entrée particulière d'une chapelle.— A droite, sur le premier plan, la porte des prisons de la ville.— Du même côté, un escalier et un corps-de-garde conduisant dans l'intérieur de la maison de ville et aux salles du tribunal.—Le fond du théâtre est fermé par une grille à hauteur d'appui.—Dans le lointain on aperçoit les jardins du cloître et la cathédrale de Chartres

SCÈNE I.

FRÈRE BENOIST, descendant avec deux greffiers l'escalier qui conduit au tribunal.—Aux soldats.

Braves archers, veillez sur votre prisonnier.
Du grand conseil, je vais remettre la sentence,
A maître Bazu le drapier,
Notre échevin!

(S'avançant au bord du théâtre.)

Oui, plus j'y pense,
Et plus je trouve singulier,
Qu'un premier échevin, magistrat populaire,
S'absente dans l'instant le plus essentiel,
L'instant de condamner!.. Un ministre du ciel
Connait mieux son devoir!

(Apercevant Bazu qui sort de la porte de l'église à gauche.)

J'allais chez vous, mon frère!

BAZU, montrant la porte à gauche.

Je sors de la chapelle où tout est préparé,
Pour l'hymen de ma fille; et ce devoir acré,

Ma privé d'assister au conseil , mais mon zèle
Est connu !

BENOIST.

Le conseil a rendu son arrêt
Sans vous !

BAZU , avec inquiétude.

Eh ! quel est-il ?

BENOIST.

La mort...

BAZU , tremblant.

Et... ce... rebelle

Ce... traître... n'a rien dit ?

BENOIST.

Il est resté muet !

BAZU , à part , et respirant plus librement.

Grâce au Ciel !

BENOIST.

Mais on veut connaître ses complices !

BAZU , à part.

Ah ! puisse-t-il les taire !

BENOIST.

On l'amène en ces lieux !

Et par tous les moyens , même par les supplices ,
C'est vous qu'on a chargé d'obtenir ses aveux !

BAZU , troublé.

Qui ? moi !..

BENOIST , montrant Urbain que des soldats viennent d'amener.

Jusqu'à demain , sa mort est différée !

Jusqu'à midi !

BAZU , à part.

Grands dieux !

BENOIST.

Entre vos mains livrée ,

De sa tête à présent, je n'ai plus nul souci,
Et vous en répondez sur la vôtre !

BAZU, s'inclinant.

Merci !

(Benoist sort après avoir remis à Bazu le parchemin qui contient la sentence.)

SCÈNE II.

URBAIN, BAZU, SOLDATS, qui les entourent.

BAZU, déroulant le parchemin.

O ciel ! c'est son arrêt de mort,
Que moi-même je dois lui lire.

(Essayant de lire et bégayant.)

Je... je... tente un inutile effort,
Sur mes lèvres ma voix expire !

URBAIN, froidement.

Qu'avez-vous donc, maître Bazu ?

BAZU, tremblant.

Du conseil, c'est l'arrêt suprême,

(Vivement.)

Que je n'ai pas signé.

URBAIN, de même.

Peu m'importe !

BAZU.

Et moi-même,

J'en ignorais le contenu !

URBAIN.

Je vous écoute... allons... lisez, maître Bazu !

ENSEMBLE.

BAZU.

URBAIN.

O moment difficile,
O terreur ! ô tourment !

Le trépas est facile,
A qui meurt innocent !

(Montrant Urbain.)

Le coupable est tranquille, Oui mon cœur est tranquille,
Et le juge est tremblant! Et le sien est tremblant!

BAZU, lisant l'arrêt d'une voix entrecoupée.

« Nous, membres du conseil suprême,
» Ayant fait comparaître, aujourd'hui devant nous,
» Urbain, l'étudiant...

URBAIN, voyant que l'émotion le force à s'arrêter.

Et bien donc, qu'avez-vous?

BAZU, continuant.

» Et convaincus par son silence même,
» Le condamnons...

URBAIN.

Après,

BAZU, s'essuyant le front, et à part.

Ah! quel trouble est le mien.

BAZU, continuant en tremblant.

» A la peine de mort!

URBAIN, froidement, et prenant le parchemin.

C'est bien!

ENSEMBLE.

BAZU.

URBAIN.

O moment difficile!	Le trépas est facile,
O terreur! ô tourment,	A qui meurt innocent!
Le coupable est tranquille,	Oui mon cœur est tranquille,
Et le juge est tremblant!	Et le sien est tremblant

BAZU, à demi-voix.

Pour vous faire parler, ils m'ordonnent hélas,
D'employer la menace et même la torture!..

(Vivement.)

Rassurez-vous je ne l'emploierai pas!

URBAIN, avec calme.

Je suis prêt à parler !..

BAZU, s'adressant vivement aux soldats qui sont restés au fond.

Éloignez-vous, soldats !

Du prisonnier, je réponds ; et je jure

De le bien surveiller !

(Les soldats s'éloignent, disparaissent, et Bazu se rapproche d'Urbain, qui est demeuré seul.)

URBAIN, qui pendant ce temps, a achevé de lire la sentence.

Ainsi donc, à midi,

Demain je dois mourir !

BAZU.

Ils le veulent ainsi !

URBAIN.

Eh bien ! je subirai la mort que l'on me donne

Sans me plaindre, et surtout sans dénoncer personne !

BAZU.

L'excellent cœur !

URBAIN.

Je mets pourtant

Une condition à tant de dévouement.

Sur mon front innocent, avant que le fer brille,

Je prétends qu'aujourd'hui tu me donnes ta fille.

BAZU.

O ciel !..

URBAIN.

Je veux par toi, que nous soyons unis,

Ou je vais tout apprendre aux magistrats... Choisis !

ENSEMBLE.

BAZU.

URBAIN.

Que dire, que faire ?

O piège infernal !

Devenez mon père,

Et d'un cœur loyal,

Comment me soustraire	Je saurai me taire
A ce coup fatal ?	Sous le coup fatal.
Double perfidie ,	Quand près d'une amie ,
Et double tourment ,	Le bonheur m'attend ;
Lui donner ma vie	Je donne ma vie
Ou bien mon enfant.	Pour un seul instant !

BAZU , avec colère.

Jamais , jamais ! je ne puis m'y résoudre !..

URBAIN , faisant un pas pour sortir.

Je vais donc avouer alors la vérité.

BAZU , effrayé.

Ah ! sur mon front gronde la foudre !

(Haut.) Un instant , par humanité ,

Urbain , réfléchis et prends garde

Quand j'y consentirais... Comment vous marier ?

URBAIN , froidement.

Ce n'est pas moi , c'est vous que ce soin-là regarde !

BAZU.

Toi coupable !

(Se reprenant vivement.)

Non pas ! mais toi mon prisonnier ?..

URBAIN.

Alors le prisonnier va tout dire !

BAZU , avec désespoir.

Que faire ?

ENSEMBLE.

BAZU.

URBAIN.

O rage ! o colère !

Devenez mon père ,

O piège infernal !..

Et d'un cœur loyal ,

Comment me soustraire

Je saurai me taire

A ce coup fatal ? etc.

Sous le coup fatal. etc.

BAZU , furieux.

Eh bien ! accuse-moi ! fais comme tu voudras !

Je nierai tout !.. L'on ne te croira pas !

URBAIN, avec ironie.

Ce peuple ne me croira pas...

BAZU.

Pour armer contre moi, sa fureur vengeresse,
Il faudrait une preuve, et tu n'en peux donner !

URBAIN.

Ah ! je n'en puis donner !

(Lentement et à demi-voix.)

Et ces lettres de noblesse...

BAZU, effrayé.

O ciel !

URBAIN, de même.

Que le Valois a pris soin de signer
Pour vous et pour Gautier !

BAZU, de même.

C'en est fait de ma vie !..

URBAIN.

De votre double perfidie,
Ce témoignage assuré,
Je le tiens ! je le tiens, et je le montrerai !..

ENSEMBLE.

BAZU, avec effroi.

URBAIN, avec joie.

Ah ! je cède, je cède	C'en est fait, je vois qu'il cède
A l'effroi qui me possède !	A l'effroi qui le possède,
Que le ciel me soit en aide,	Que l'amour nous soit en aide !
Et pour préserver mes jours,	Oui, pour préserver ses jours,
Je cède, je cède :	Il cède, il cède ;
Je vais couronner tes amours.	Et va couronner mes amours.

BAZU.

Tu le veux !.. je vais tout disposer... en silence !
Mais tu me l'as promis, tu ne parleras pas !

URBAIN.

Je le jure ! et tous deux nous jurons alliance !

ENSEMBLE, à demi-voix et se donnant la main.

Jurons ! jurons ! alliance et silence !..

BAZU.

Aujourd'hui l'hyménée !..

URBAIN.

Et demain le trépas !..

ENSEMBLE.

BAZU.

URBAIN.

Ah ! je cède, je cède

Ah ! c'en effet, il cède, il cède

A l'effroi qui me possède !

A l'effroi qui le possède !

Que le ciel me soit en aide,

Que l'amour nous soit en aide !

Et pour préserver mes jours,

Oui, pour préserver ses jours,

Je cède, je cède ;

Il cède, il cède ;

Je vais couronner ses amours.

Et va couronner mes amours.

(Bazu sort par le fond, après avoir rappelé les soldats, et leur avoir fait signe de surveiller de loin le prisonnier.

SCÈNE III.

URBAIN, ET DES SOLDATS au fond et loin de lui.

URBAIN.

Alte.

Elle est à moi ! Monarques de la terre,

Enviez mon bonheur ! je règne, je suis roi !..

Elle est à moi !.. Que gronde le tonnerre,

Je brave ses éclats et mourrai sans effroi...

Elle est à moi !..

A mes yeux

S'ouvrent les cieux,

O ma belle maîtresse !

Un seul jour,

Un jour d'amour,

Et puis, mourir d'ivresse !
De mon printemps
Ces rapides instants,
Le trépas les moissonne,
Mais le plaisir
Va les embellir,
Et l'amour les couronne.
A mes yeux
S'ouvrent les cieux . etc.

CHANT DE JEUNES FILLES, en dehors.

Voici l'heure où, de la chapelle,
Les portes saintes vont s'ouvrir !
Ange des cieux, veillez sur l'épouse nouvelle,
Priez pour elle,
Et descendez pour la bénir !

URBAIN, écoutant.

Qu'ai-je entendu ? Ce sont les chants de l'hyménée !
Jadis pour mon rival et maintenant pour moi !
Car c'est à moi que Jeanne est destinée,
Et je vais recevoir sa foi :
Mais demain... oui demain... à mes sermens fidèle,
Je l'ai promis... la mort cruelle
Va me séparer d'elle.
Adieu, rêves d'amour !
Adieu, ma fiancée,
Si vite délaissée...
Près de toi, ma pensée,
Jeanne, vivra toujours.
Oui, demain je succombe,
Mais heureux, mais vainqueur !
Je descends dans la tombe,
Avec tout mon bonheur !
A mes yeux
S'ouvrent les cieux,
O ma jeune maîtresse !

Un seul jour
Un jour d'amour,
Et puis mourir d'ivresse !

(Des jeunes filles, compagnes de Jeanne, entrent sur le théâtre, se dirigeant vers la chapelle à gauche.)

CHOEUR.

Voici l'heure où, de la chapelle,
Les portes saintes vont s'ouvrir !
Anges des cieux, veillez sur l'épouse nouvelle,
Priez pour elle,
Et descendez pour la bénir !

(Jeanne, habillée en mariée, sort en rêvant de la chapelle, et reçoit, sans les écouter, les complimens de ses compagnes ; mais elle lève les yeux, aperçoit Urbain et court à lui.)

URBAIN.

C'est elle!..

JEANNE.

En croirais-je mes yeux ?
Mon bon ange permet qu'ici je te revoie !

URBAIN.

Pour mon bonheur!..

JEANNE.

Dans ses traits quelle joie !

(Vivement.) On te fait grâce !

URBAIN.

Ah ! c'est bien mieux!..

JEANNE.

Ton innocence est donc reconnue?..

URBAIN.

Ah ! bien mieux !

Et des mortels tu vois le plus heureux !

JEANNE, tristement.

Dans une heure pourtant au pied du sanctuaire
On me marie, et l'autel est dressé !

Je venais y prier ma mère...
« Sauve-moi d'un hymen, à mon bonheur contraire !.. »
Lui disais-je

URBAIN.

Et ton vœu par elle est exaucé !

JEANNE, le regardant avec étonnement.
Comment cela ?..

CHOEUR.

Voici l'heure où de la chapelle
Les portes saintes vont s'ouvrir, etc., etc.

SCÈNE IV.

JEANNE, URBAIN, BAZU, sortant de la chapelle.

BAZU, aux compagnes de Jeanne qui l'entourent.

Cet hymen n'aura lieu que ce soir... et je veux

(Leur montrant sa fille.)

Qu'un instant, sans témoin on nous laisse tous deux.

(Il les fait sortir par la grille du fond qu'il referme sur elles ; il fait signe aux deux soldats qui étaient restés à droite en sentinelles, de rentrer dans l'intérieur de la prison, puis regardant autour de lui avec crainte et ne voyant plus personne, il s'approche mystérieusement de Jeanne et d'Urbain.)

BAZU, à demi-voix.

Avec frayeur, avec zèle et prudence
En bon père, j'ai tout disposé, mes enfans ;
Venez...

JEANNE, étonnée.

Que dit-il ?

BAZU, à sa fille.

Du silence...

(Bas à Urbain.)

Tu le vois, cher Urbain, j'ai tenu mes sermens !

URBAIN, de même.
Et je tiendrai les miens! (Montrant Jeanne.)

Mais je veux qu'elle ignore,
Le prix que cet hymen doit me coûter...

BAZU.
J'entends!

URBAIN, de même.
Laissez-lui son erreur, jusqu'à demain encore...

BAZU, de même.
Je le jure... (Haut.) Venez, venez, mes chers enfans.

JEANNE.
Dans quels lieux, mon père ?..

BAZU.
A la chapelle solitaire,
Où, gagné par mon or, un ministre des cieux
Doit en secret vous unir tous les deux.

JEANNE, stupéfaite.

Tous les deux!

URBAIN, avec joie.

Tous les deux!

BAZU.
Il le faut...
URBAIN, montrant Bazu.

Il le veut!

BAZU, regardant autour de lui avec inquiétude.
Je le veux... je le veux...

ENSEMBLE.

JEANNE.
O surprise! ô mystère!
O changement heureux!
Quoi c'est lui, c'est mon père,
Qui nous unit tous deux.

BAZU.

Dans l'ombre et le mystère,
Venez, époux heureux,
Et sous les yeux d'un père
Formez les plus doux nœuds.

(Mouvement vif et animé.)

BAZU, à part.

J'enrage... j'enrage !
Mais de cet outrage,
Bientôt le veuvage
Nous vengera tous !
Mais loin de ma tête,
Chassons la tempête,
Sous un air de fête
Cachons mon courroux.

URBAIN.

Doux hymen, sort prospère
Qui comble tous mes vœux,
Oui c'est lui, c'est son père,
Qui nous unit tous deux.

URBAIN.

Quand l'amour m'engage,
Qu'un jour sans nuage
Précède l'orage
Dont j'attends les coups !
En vain la tempête
Menace ma tête.
Le bonheur s'apprête
Et brille pour nous !

JEANNE, à Bazu.

Mais quand j'ai votre aveu, pourquoi donc ce mystère ?
Et pourquoi donc aux yeux de tous,
Ne pas proclamer mon époux ?

URBAIN, bas à Bazu.

C'est à vous de répondre...

BAZU, passant près d'elle.

Y penses-tu ma chère,
Et Gautier qui devait t'épouser ce matin !
Maître Gautier, dont la colère
Me forcerait peut-être à changer de dessin !

JEANNE, vivement.

Vous dites vrai... Dans l'ombre et le mystère,
Allons, époux heureux,
Et sous les yeux d'un père
Formons les plus doux nœuds.

BAZU.

Dans l'ombre et le mystère

URBAIN.

Doux hymen, sort prospère,

Partons, époux heureux, Qui comble tous mes vœux.
Et sous les yeux d'un père Oui c'est lui, c'est un père
Formons les plus doux nœuds. Qui nous unit tous deux.

BAZU.

J'enrage... j'enrage...
Mais de cet outrage
Bientôt le veuvage
Nous vengera tous !
Mais loin de ma tête
Chassons la tempête,
Sous un air de fête
Cachons mon courroux.

(Ils vont pour partir. Parait Gautier en costume de marié et sortant de la chapelle.)

JEANNE.

Dieu ! c'est lui !..

BAZU et URBAIN.

C'est Gautier !

SCÈNE V.

LES MÊMES, GAUTIER.

GAUTIER, à Jeanne.

Auprès de la plus belle
J'arrive, époux galant !
De l'hymen qui m'appelle,
L'amour sonne l'instant !

URBAIN, s'avançant.

Non, cet instant si désirable,
Maître Gautier, ne sonne pas pour vous !

GAUTIER.

Et pour qui donc ?

URBAIN.

Pour moi !

GAUTIER, à Bazu.

L'audace est admirable.
Vous l'entendez sans frémir de courroux!

URBAIN.

Il fait bien plus, il nous unit lui-même.

GAUTIER, à Bazu.

Il veut rire ?..

BAZU, avec embarras.

Eh! non pas!.. Il le fallait... il l'aime!..

GAUTIER.

Qu'entends-je? vous manquez à des sermens sacrés!

BAZU, avec humeur et à demi-voix.

Il le fallait!

GAUTIER.

N'importe, et ma juste colère...

URBAIN.

S'apaisera.

GAUTIER.

Jamais!..

URBAIN, froidement.

Pour cet hymen prospère,
Il nous faut un témoin... vous nous en servirez!

GAUTIER, hors de lui.

C'est trop fort!..

URBAIN.

Pour cela, je n'ai qu'un mot à dire...

(Il lui parle à l'oreille.)

GAUTIER, tremblant.

O ciel! (Urbain lui parle encore.) Qu'entends-je!

(A Bazu.)

(Il lui parle toujours.) A peine, je respire!..

Ce qu'il dit est-il vrai?..

BAZU.

Trop vrai... j'en ai frémi!..

GAUTIER, tremblant de tous ses membres.
Alors... alors... et... s'il en... est... ainsi...

ENSEMBLE.

GAUTIER.

Dans l'ombre et le mystère,
Allez, époux heureux,
Et, sous les yeux d'un père,
Formez les plus doux nœuds.
J'enrage ! J'enrage !
Mais, de cet outrage,
Bientôt le veuvage
Nous vengera tous !
Mais, loin de ma tête,
Chassons la tempête ;
Sous un air de fête,
Cachons mon courroux !

URBAIN.

Doux hymen ! sort prospère,
Qui détruit tous ses vœux,
Et, malgré sa colère,
Il nous unit tous deux !
Quand l'amour m'engage,
Qu'un jour sans nuage,
Précède l'orage
Dont j'attends les coups !
En vain la tempête
Menace ma tête,
Le bonheur s'apprête
Et brille pour nous !

(Urbain prend la main de Jeanne. Bazu marche devant eux en leur montrant la porte de l'église, à droite. Gautier le suit. — La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un appartement de la maison de maître Bazu. — Deux portes latérales.
— Deux croisées en pans coupés, au fond. — Une cheminée à gauche.



SCÈNE I.

MAITRE BAZU, seul, près d'une table sur laquelle est une lampe.

De fureur et de crainte, agité tour-à-tour,
Je n'ai pu fermer l'œil !.. Ah ! quelle rude épreuve
De voir ainsi sa fille, et mariée et veuve !..
Et d'être, malgré soi, beau-père pour un jour !..
Ma pauvre fille !.. Enfin, c'est un mal nécessaire...
On retrouve un mari plus aisément qu'un père !..

SCÈNE II.

MAITRE BAZU ; GAUTIER, entrant par la porte du fond, s'avance
doucement près de Bazu et lui frappe sur l'épaule.

GAUTIER.

Eh bien ! maître Bazu ?..

BAZU.

Comment, c'est vous, compère !

Le jour naissant à peine nous éclaire,
Et vous voilà sur pied !

GAUTIER.

J'y suis bien obligé !

Je ne puis pas dormir par la frayeur que j'ai !
Sept heures du matin...

BAZU.

A notre cathédrale !

GAUTIER.

Et ce n'est qu'à midi qu'Urbain doit mourir !

BAZU.

Oui !

GAUTIER.

Et d'ici là, compère, ô terreur sans égale,
S'il parle, s'il dit tout, s'il nous dénonce !..

BAZU.

Lui !

Calmez-vous ! A l'amour, sans regret, il s'immole !
A son âge, compère, on tient à sa parole !

GAUTIER.

Ce n'est pas comme au nôtre ! Ah ! quand il sera mort
Je serai plus tranquille !.. Où donc est-il ?

BAZU, montrant la porte à droite.

Il dort !

GAUTIER, avec colère.

Il dort... là !

BAZU.

Sans doute !

GAUTIER, de même.

Il dort !!!

ENSEMBLE.

GAUTIER.

BAZU.

De fureur mon âme est saisie !	De frayeur son âme est saisie !
Et je sens un jaloux transport !	Il ressent un jaloux transport.
Mais, mais... malgré ma jalousie,	Pourtant, malgré sa jalousie,
La frayeur est plus forte encor !	La frayeur est plus forte encor !

GAUTIER.

Hier, brûlant d'espoir, il nous fit sa promesse,
Mais, aujourd'hui, le cœur plein d'amour et d'ivresse,
S'il n'allait plus vouloir mourir !

BAZU.

Ah ! quelle trahison !

GAUTIER.

C'est à faire frémir !

BAZU , l'empêchant de parler haut.

Modérez-vous !

GAUTIER.

Et pourquoi donc ?

BAZU.

Il dort !

GAUTIER , avec colère.

Il dort!!!

ENSEMBLE.

GAUTIER.

BAZU.

De fureur mon âme est saisie ,	De fureur son âme est saisie ,
Et je sens un jaloux transport !	Il ressent un jaloux transport.
Pourtant, malgré ma jalousie ,	Pourtant, malgré sa jalousie ,
La frayeur est plus forte encor !	La frayeur est plus forte encor !

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÈRE BENOIST.

GAUTIER.

Ah ! c'est frère Benoist !

BAZU.

Chez moi que vient-il faire ?

BENOIST.

Eh bien ! le prisonnier, mon frère,
A-t-il enfin parlé ?

BAZU.

Je n'ai rien obtenu !
Ni par force, ni par prière ;
Et cependant, depuis hier, mon frère ,
Je ne l'ai pas quitté : chez moi, je l'ai tenu !..

GAUTIER, vivement.

Afin d'être plus à portée
De recevoir devant moi ses aveux !

BAZU.

Aucuns !

BENOIST,

Je viens alors m'entendre avec vous deux ,
Afin que soit exécutée
La sentence !

GAUTIER.

Entre nous, le plus tôt vaut le mieux !

BENOIST.

Mais avant tout, je viens, mon frère ,
Sur votre hymen, qu'hier on célébra, je croi,
Vous faire compliment !

GAUTIER, bas à Bazu.

Dieux!.. il croit que c'est moi

Qui suis le marié !

BAZU, de même.

Tant mieux, laissez-le faire !

BENOIST, d'un air piqué.

Et quoiqu'on ne m'ait pas invité...

BAZU.

Nous n'avons

Invité nul convive !

GAUTIER.

Et pour bonnes raisons !..

BAZU.

En ces circonstances critiques...

GAUTIER.

Et dans ces crises politiques...

BAZU.

Chacun doit éviter l'éclat...

BENOIST.

Je vous comprends.

Mais votre peine est inutile,
Et je ne suis pas, dans la ville,

Le seul qui vous apporte ici des complimens...

(On entend, en dehors, et par les croisées du fond, une aubade
dans la rue.)

CHOEUR DE PEUPLE, en dehors.

Que les chants d'hyménée
Parviennent jusqu'à vous!
Chantons la destinée
De ces heureux époux!

BENOIST, allant ouvrir les portes.

C'est tout notre quartier.

GAUTIER, bas à Bazu, avec colère.

Ah! que Satan l'emporte!

Des complimens... à moi!..

BAZU.

Que vous importe?

Recevez-les,

GAUTIER.

Eh! non vraiment!

(Montrant la porte à droite.)

Quand mon rival est là qui les entend!

SCÈNE IV.

(En ce moment, tout le peuple, à qui Benoist a ouvert la porte, entre sur le théâtre.)

GAUTIER.

Ah ! ces chants d'hyménée,
Excitent mon courroux !
Victime infortunée,
Par frayeur, taisons-nous.

PLUSIEURS GENS DU PEUPLE.

Pour le quartier, aujourd'hui, quelle fête !
Un mariage à célébrer ;
Puis on vient de nous l'assurer,
Un autre spectacle s'apprête !

D'AUTRES GENS DU PEUPLE.

Eh ! oui, vraiment, c'est aujourd'hui !
C'est dit-on sur la grande place,
Que d'Urbain le cortège passe,

(A Benoist.)

Nous irons tous !.. c'est à midi.

BENOIST.

Oui, l'arrêt le prescrit ainsi,
C'est à midi !

GAUTIER, à part.

Plus tôt si je le peux ! oui... de la cathédrale,
Seul, j'ai les clefs et vais, de par Satan,
Faire glisser l'aiguille en son cadran,
Pour avancer l'heure fatale !

TOUTES LES FEMMES, s'approchant de Gautier avec des bouquets.

Beau marié !.. des dames de la halle,
Recevez aujourd'hui les vœux et les bouquets !

GAUTIER, avec fureur à Bazu.

A moi, compère, des bouquets !

BAZU, à demi-voix.

Que vous importe, payez-les !..

GAUTIER.

Moi, les payer !

PLUSIEURS GENS DU PEUPLE, offrant aussi des bouquets à Bazu.

A son beau-père,

Nous en offrons aussi !..

(Au milieu de la foule paraît, habillé en ouvrier, l'inconnu qu'on a vu au premier acte, il présente un bouquet à Bazu.

L'INCONNU.

Daignez jeter les yeux

Sur ce bouquet.

BAZU, le reconnaissant, et tout effrayé.

Encor lui ! quel mystère !

L'INCONNU, à voix basse.

Surtout sur le billet qu'il contient...

BAZU, à part, tremblant.

Ah ! grands dieux !

(L'inconnu se mêle à la foule et disparaît.)

BAZU.

Fatale destinée,

Qui plane encor sur nous !

De ta main obstinée,

Comment parer les coups.

CHŒUR.

GAUTIER.

Que les chants d'hyménée,

Parviennent jusqu'à vous,

Fêtons la destinée,

De ces heureux époux.

Abrégeons l'hyménée,

Dont mon cœur est jaloux,

L'heure une fois sonnée,

Il tombe sous leurs coups.

(Gautier, Benoist et tout le peuple sortent par la porte du fond.)

SCÈNE V.

BAZU, seul, après avoir regardé avec soin autour de lui.

Ils sont partis !.. oui, tous !.. quelle audace nouvelle !..
Et quels nouveaux desseins ramènent dans nos murs,
De Henri de Valois, l'émissaire fidèle ?

(Regardant la lettre.)

Je ne veux plus tremper dans leurs complots impurs !

(Il regarde encore autour de lui, et se décide à ouvrir la lettre, qu'il lit
à demi-voix.)

« Je sais quels contre temps, hier vous ont empêché
» De livrer la poterne !.. aussitôt j'ai caché,
» Nos soldats dans un bois, et non loin de la ville !
» Ils sont prêts à l'attaque !.. et vous seul, chef habile,
» Pouvez nous indiquer un favorable instant !
» S'il se présente alors, sonnez toutes les cloches
» De votre cathédrale... et ce signal bruyant,
» De loin nous apprendra que par vous les approches
» Sont libres, et qu'on peut tenter l'assaut... »

(S'interrompant.)

Vraiment !

Moi !.. m'exposer encor !.. à d'autres... je vous prie !
Mes chers amis, ne comptez plus sur moi,
Dans mon logis, je reste coi,
Et je renonce aux complots pour ma vie !..
Si vous attendez que ma main.
Fasse de nos clochers, jouer la sonnerie,
Vous attendrez long-temps !.. on vient... brûlons soudain,
Cet écrit indiscret...

(Il le brûle à la lumière de la lampe.)

C'est Urbain, c'est mon gendre !
Qui bientôt ne le sera plus !

SCÈNE VI.

BAZU, URBAIN, sortant de la porte à droite.

URBAIN, s'avançant près de Bazu.

Tous mes sermens seront tenus !

Et les bourreaux, de moi, ne pourront rien apprendre ;

Mais laissez-moi, du moins, prêt à finir mon sort,

Les instans de bonheur qui me restent encor !

(Bazu lui serre la main, et sur la ritournelle du morceau suivant lui rappelle encore sa promesse et sort.)

SCÈNE VII.

URBAIN, puis JEANNE.

URBAIN, seul.

Bonheur des cieux ! bonheur suprême ,

Et que la mort ne peut ravir !

Elle est à moi , celle que j'aime ,

Elle est à moi ! je peux mourir !

JEANNE, sortant de la porte à droite et s'approchant d'Urbain.

De mon père, craignant l'empire ,

Il fallait cacher mes amours !

Mais à présent, je puis te dire :

Urbain, je t'aime pour toujours !

URBAIN, soupirant.

Pour toujours !

JEANNE, avec tendresse.

Oui, pour toujours !

URBAIN, à part.

Que de grâce et de charmes ,

Ah ! j'étais trop heureux !

Et je sens que les larmes ,

S'échappent de mes yeux.

JEANNE.

Ah ! maintenant, je suis tranquille,
Et tu ne me quitteras pas.

URBAIN, avec douleur.

Jeannette !

JEANNE.

Quel plaisir, quand tantôt, dans la ville,
L'on me verra m'appuyant sur ton bras !

URBAIN, de même.

Jeannette !

JEANNE.

A toi je donne et ma vie et mon ame,
Et vois, ami, combien d'heureux instans !
Nous sommes jeunes !

URBAIN.

Oui, ma femme !

JEANNE.

Et nous pourrons nous aimer si long-temps !

ENSEMBLE.

URBAIN, galement et tendrement.

Près de toi, dans cette demeure,
Quel doux instant, quel heureux jour !
(A part.) Car il me reste encor une heure...
Une heure d'ivresse et d'amour !

JEANNE.

Auprès de toi, dans ces demeures,
Nous ne verrons que d'heureux jours,
Et je veux que toutes les heures,
S'embellissent par les amours.

(Il la presse sur son cœur, en ce moment on entend l'horloge de la cathédrale sonner midi.)

URBAIN, avec terreur.

O ciel ! ô ciel ! qu'entends-je ?

JEANNE, tranquillement.

Rien... c'est midi!

URBAIN, avec douleur.

Déjà! déjà!..

(A peine midi ont-ils sonné, qu'on entend toutes les cloches sonner en carillon.)

JEANNE, galement.

Quel bruit étrange!

C'est comme un jour de fête! ah! quel beau carillon!..

Mais qu'as-tu donc?.. O ciel! des larmes!

Tu pleures...

URBAIN.

Non vraiment.

JEANNE.

D'où naissent tes alarmes?

Parle, il faut tout me dire!

URBAIN.

Eh bien! écoute-moi!..

Auras-tu de la force et du courage?

JEANNE.

Achève!

J'en aurai! j'en aurai toujours auprès de toi!

URBAIN.

Eh bien! si mon bonheur, hélas! n'était qu'un rêve,
S'il fallait te quitter... toi, ma vie et mon bien...

JEANNE, se récriant avec effroi.

Comment!..

URBAIN.

Tu vois, déjà!

JEANNE, cherchant à se calmer.

Non, non... je ne dis rien!

URBAIN.

Si l'honneur m'imposait un cruel sacrifice...

Si j'ai fait un serment qu'il faut que j'accomplisse...

JEANNE.

Eh bien...

URBAIN.

Eh bien !

Ton père conspirait... et la mort le menace!..

JEANNE.

O ciel!..

URBAIN.

**Je me suis dit criminel à sa place ,
Pour t'épouser; pour être à toi pendant un jour ,
J'ai donné tous les miens !**

JEANNE, poussant un cri.

Ah !

URBAIN.

**Mes plus douces heures
Viennent de s'écouler, hélas ! et sans retour...**

JEANNE, le serrant dans ses bras.

Et moi, je ne veux pas, mon Urbain, que tu meures!..

URBAIN.

Je l'ai juré!..

JEANNE.

**Qu'importe ! et tes jours et ta foi ,
Ainsi que tes sermens , à présent sont à moi !
Dussé-je révéler cet horrible mystère ,
Tu vivras, Urbain, tu vivras !..**

URBAIN.

**Et si tu parles, c'est ton père
Que tu vas livrer au trépas !**

ENSEMBLE.

JEANNE.

**O vous, qui voyez mon effroi,
Mon Dieu ! prenez pitié de moi !**

URBAIN.

Calme tes pleurs et ton effroi !
O toi que j'aime, écoute-moi !

Je ne verrai pas le déclin
De ce jour, dont j'ai vu l'aurore !
Mais qui n'envierait mon destin ?
Et qu'ai-je à désirer encore !..
Je fus aimé ! je fus heureux !..
Tes larmes baigneront ma cendre !..
Je venais de quitter les cieus ;
Et j'y retourne pour t'attendre !..

ENSEMBLE.

JEANNE.

Non, rien ne peut nous désunir,
Et, près de toi, je veux mourir !
(Pleurant.) O vous, qui voyez mon effroi,
Mon Dieu ! prenez pitié de moi !..

URBAIN.

Oui, je vois la mort sans frémir,
Je fus heureux... je puis mourir !
Ah ! par pitié... tais-toi, tais-toi !
Calme tes pleurs et ton effroi !..

SCÈNE VIII.

URBAIN ET JEANNE ; GAUTIER, entrant par la porte du fond ;
BAZU, sortant de la porte à gauche.

(Le carillon continue toujours.)

GAUTIER.

L'heure fatale sonne.

URBAIN, froidement.

Je suis prêt !

JEANNE.

Mon Urbain.

URBAIN, à Bazu.

Du destin qui l'ordonne
Je suis prêt à subir la loi!

BAZU.

Dieu, je frémis!

URBAIN, à Jeanne.

Toi, Jeannette... tu m'as promis...
Du courage!

JEANNE, pleurant.

J'en ai!..

(Il lui parle à voix basse et cherche à la consoler.)

GAUTIER, à demi-voix à Bazu.

Par prudence infinie
Je viens d'avancer l'heure!.. et même avec fracas,
J'ai fait jouer, pour lui, la grande sonnerie,
Pour annoncer à tous, hautement son trépas!

BAZU, effrayé,

Grand Dieu, qu'avez-vous fait?..

GAUTIER.

Déjà la ville entière,
Femmes, enfans, citoyens et soldats
Accourent tous en foule!.. (Urbain veut s'éloigner.)

JEANNE, le retenant.

Oh non! tu resteras,

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRÈRE BENOIST, ARCHERS DE LA VILLE,

Peuple qui entre derrière eux et qui se presse aux portes.

BENOIST, montrant les archers et remettant un ordre à Bazu.

Qu'on nous livre le criminel!

JEANNE, à haute voix.

Il ne l'est pas !..

URBAIN, à voix basse et lui serrant la main.

Et les jours de ton père

Que pour sauver les miens, tu vas livrer!..

JEANNE.

O ciel !

URBAIN, se retournant vers Benoist.

Oui, je suis seul coupable et suis prêt à vous suivre !

JEANNE, à Benoist.

Et moi je ne dois pas le quitter !

BENOIST.

Et pourquoi ?

JEANNE.

Coupable comme lui, je dois cesser de vivre.

BENOIST.

Que dites-vous ?

JEANNE.

Sa complice... c'est moi !..

ENSEMBLE.

JEANNE, à Urbain.

URBAIN.

Même sort nous rassemble !

Vivre ou mourir ensemble

Je m'attache à tes pas !

C'est toi seul que j'adore,

Et nous serons encore

Unis par le trépas.

Vouloir mourir ensemble,

D'effroi, pour toi, je tremble.

Ah ! ne suis pas mes pas !

Si l'époux qui t'adore,

Hélas t'est cher encore,

Jeannette, tu vivras !

JEANNE, à Urbain.

Ne te l'ai-je pas dit!.. à toi ma vie entière !

BAZU, à Jeanne.

Que fais-tu ?

JEANNE, à voix basse.

Mon devoir, en suivant mon époux !
Et dans le ciel, je prierai Dieu, mon père,
De crainte que son sang ne retombe sur vous !

ENSEMBLE.

JEANNE.

URBAIN.

Même sort nous rassemble,	Eh ! quoi mourir ensemble !
Vivre et mourir ensemble !	D'effroi pour toi je tremble !
C'est toi seul que j'adore !	Si l'époux qui t'adore,
Et nous serons encore	Hélas t'est cher encore,
Unis par le trépas !	Jeannette, tu vivras !

(Les archers emmènent Urbain que l'on arrache des bras de Jeanne évanouie. — En ce moment on entend au dehors un grand bruit de tambours, de trompettes et des cris confus.)

CHOEUR EN DEHORS.

Aux armes ! aux armes ! aux armes !

GAUTIER, BAZU ET LE CHOEUR.

Entendez-vous ces cris d'alarmes ?

BENOIST, regardant par une des croisées.

Voyez-vous fuir de tous côtés,
Les habitans épouvantés !

CRIS EN DEHORS.

Valois !.. Valois !..

BENOIST, regardant toujours.

Eh ! oui, de par Saint-Georges !
L'ennemi dans la ville !

TOUS.

Ah ! je me meurs d'effroi...

BAZU, bas à Gautier.

C'est votre faute... à vous !

,GAUTIER, étonné.

A moi ?

BAZU.

Par vous, dans nos remparts, on se bat, on s'égorge !

GAUTIER, étonné.

Et comment ? qu'ai-je fait ?..

BAZU.

Tout est perdu !.. tais-toi !..

(Écoulant.)

Eh non !.. n'entends-tu pas ces cris ?..

EN DEHORS.

Vive le roi !..

BAZU, avec enthousiasme.

Nous triomphons !.. Mais amis, suivez-moi.

SCÈNE X.

(Le théâtre change et représente la grande place de la cathédrale. — URBAIN, enchaîné, est amené par les archers, au milieu du peuple, qui se presse sur ses pas. — La hache est levée sur sa tête, lorsqu'on entend le bruit des tambours et des trompettes. — Les troupes royales commencent à paraître ; à leur vue, les archers se jettent à genoux, ainsi que le peuple. — Le capitaine DELANOUE paraît. — Il court à Urbain, dont il détache les fers. — En ce moment, et au milieu de la foule, s'élanche JEANNE, pâle et échevlée, qui se précipite dans les bras d'Urbain. — Derrière elle s'avancent maitre BAZU et GAUTIER.)

DELANOUE, s'adressant au peuple.

Des murs de Chartres je m'empare,
Au nom de Henri trois et du roi de Navarre !
Ils marchent sur Paris ! et je viens, en leur nom,

Vous apporter à tous amnistie et pardon !

(S'avancant vers Bazu et Urbain.)

Comptez sur leurs bienfaits, vous citoyens fidèles,
Par qui j'ai pénétré dans ces remparts rebelles !

URBAIN, serrant Jeanne dans ses bras.

Ah ! le trésor que j'ai suffit à mon bonheur,
Je n'ai rien fait pour vous!..

(Montrant Bazu.)

A lui seul tout l'honneur.

DELANOUE, frappant sur l'épaule de Bazu et s'adressant à Urbain.

Il a, pour nous guider, saisi l'instant propice,
Où pour courir à ton supplice,
Le peuple et les soldats désertant les remparts
Les laissaient à nos coups ouverts de toutes parts !

(Montrant Bazu.)

Il exposait ses jours !

GAUTIER, bas à Bazu.

Et comment je vous prie,
Vous, jadis si peureux, fites-vous tant d'exploits?..

BAZU, avec enthousiasme.

Un fidèle sujet, sans peur, donne sa vie
Pour défendre et servir ses rois !

JEANNE, à Urbain.

CHOEUR.

Honneur à l'amant fidèle
Qui par amour donne son sang.
Honneur ! gloire immortelle,
A son noble dévouement.

Honneur au sujet fidèle
Qui pour son roi donne son sang.
Honneur ! gloire immortelle,
A son noble dévouement.

FIN.